

EXPRESSION ET RÉPRESSION DU DÉSIR HOMOSEXUEL DANS L'AMÉRIQUE RURALE (BORGES, GUIMARÃES ROSA, SAVAGE, PROULX)

Nicolas BALUTET
UNIVERSITÉ « JEAN MOULIN » – LYON 3

Pour Franck, Francis et François

Il faut donc absolument qu'un tel homme [coupé de sa moitié masculine] devienne amant ou ami des hommes, parce qu'il s'attache toujours à ce qui lui ressemble. Quand donc un homme [...] rencontre celui-là même qui est sa moitié, c'est un prodige que les transports de tendresse, de confiance et d'amour dont ils sont saisis ; ils ne voudraient plus se séparer, ne fût-ce qu'un instant. (PLATON, 1991 : 51)

L'autre, c'est mon (propre) inconscient. (KRISTEVA, 1988)

Introduction

L'année 2006 aura vu, dans le domaine cinématographique, le triomphe du film d'Ang Lee, *Le secret de Brokeback Mountain*. Succès mérité à mon sens, ce film, couronné à la fois par plusieurs prix prestigieux et l'adhésion d'un public fort large, a souvent été qualifié de premier « *western gay* » de l'histoire du cinéma¹. S'il est vrai que ce raccourci journalistique n'est pas totalement faux, l'homosexualité ou, tout du moins, l'homoérotisme, n'est pas pour autant absent de westerns antérieurs². Mon but n'est pas de proposer ici une exégèse du film mais plutôt de revenir à ce qui en constitue le fondement, c'est-à-dire la nouvelle presque éponyme d'Annie Proulx, « *Brokeback Mountain* », publiée tout d'abord dans la revue *The New Yorker* en octobre 1997 avant d'intégrer le recueil *Close Range : Wyoming Stories* (1999), traduit en français dès 2001 sous le titre *Les Pieds dans la boue*, et rééditée comme nouvelle indépendante en 2006 par Grasset à l'occasion de la sortie du film.

À l'instar de ce dernier, la nouvelle d'Annie Proulx n'est pas le premier récit littéraire à nous conter l'amour entre deux jeunes gens de la campagne même si, dans le cas présent, la relation entre les deux protagonistes, Ennis del Mar et Jack Twist, passent le cap du seul désir pour atteindre sa concrétisation physique et sentimentale. Les scènes de sexe y sont décrites de manière particulièrement crue et réaliste³. Trente ans avant la nouvelle d'Annie Proulx, en

¹ Se reporter par exemple au *Monde* du 12 septembre 2005 ou à *Libération* des 3 septembre 2005 et 11 février 2006.

² On peut penser à *Lonesome cowboys* d'Andy Warhol (1968) mais aussi à *Le gaucher ou L'homme aux colts d'or* d'Edward Dmytryk (1959). Lydia Flem (1984) a produit, par ailleurs, une analyse fort intéressante sur les rapports des cow-boys à la masculinité.

³ « Ennis ran full-throttle on all roads whether fence mending or money spending, and he wanted none of it when Jack seized his left hand and brought it to his erect cock. Ennis jerked his hand away as though he'd touched fire, got to his knees, unbuckled his belt, shoved his pants down, hauled Jack onto all fours and, with the help of the clear slick and a little spit, entered him, nothing he'd done before but no instruction manual needed. They went at it in silence except for a few sharp intakes of breath and Jack's choked « gun's going off », then out, down, and asleep. [...] They never talked about the sex, let it happen, at first only in the tent at night, then in the full daylight with the hot sun striking down, and at evening in the fire glow, quick, rough, laughing and snorting, no

1966 précisément, l'auteur argentin Jorge Luis Borges écrit une nouvelle, « L'intruse » (« La intrusa »), publiée tout d'abord dans la troisième édition de *El Aleph* (1966) et incluse plus tard dans le recueil, *El informe de Brodie* (1970). Il y est question de *gauchos* argentins, deux frères qui, à la fin du XIXe siècle, voient leur vie bouleversée par l'arrivée d'une jeune femme, Juliana Burgos, dont la présence va mettre en lumière les sentiments particuliers qu'éprouvent les deux frères l'un envers l'autre. Si le désir homosexuel dans le récit borgésien prend un chemin pour le moins sinueux et voilé, peut-être en raison de la « *panique homosexuelle* »⁴ que Daniel Balderston (1995 : 35) croit déceler en Borges, deux autres récits américains, des romans cette fois, abordent cette thématique de manière bien moins biaisée. Il s'agit de *Grande Sertão : Veredas* de l'auteur brésilien João Guimarães Rosa, publié en 1956 et traduit en français sous le titre de *Diadorim*, du nom d'un des personnages, et de *The power of the Dog (Le pouvoir du chien)* du nord-américain Thomas Savage, un roman publié en 1967.

Les deux nouvelles précédentes et ces deux romans constituent, à ma connaissance, les seuls récits littéraires abordant la thématique homosexuelle chez des personnages vivant dans l'Amérique rurale. *Diadorim*, un des textes majeurs de la littérature brésilienne, se présente comme un très long et parfois interminable monologue grâce auquel Riobaldo, un vieux

lack of noises, but saying not a goddamn word. » (PROULX, 2005 : 14-15) [« Ennis fonçait toujours pleins gaz en toute circonstance, qu'il s'agisse de réparer les clôtures ou de dépenser de l'argent, et il ne voulut rien savoir quand Jack lui saisit la main gauche et la guida vers sa bite en érection. Ennis écarta sa main comme s'il avait touché du feu, se mit à genoux, déboucla sa ceinture, baissa son pantalon, attira vers lui Jack à quatre pattes et, avec l'aide de la gomina et d'un peu de salive, le pénétra, chose qu'il n'avait jamais faite, mais un mode d'emploi n'était pas nécessaire. Ils s'affairèrent en silence hormis quelques râles, puis Jack, d'une voix étouffée, lâcha « le coup va partir », et ils se séparèrent, retombèrent et s'endormirent. [...] Ils ne parlaient jamais de sexe, le laissaient s'accomplir, d'abord seulement sous la tente la nuit, puis en plein jour quand le soleil tapait dur, et le soir à la lueur du feu, rapide, brutal, avec des rires et des grognements, une abondance de bruits, mais sans jamais prononcer un mot. » (PROULX, 2006 : 26-28)] ; « A hot jolt scalded Ennis and he was out on the landing pulling the door behind him. Jack took the stairs two and two. The seized each other by the shoulders, hugged mightily, squeezing the breath out of each other, saying, son of a bitch, son of the bitch, then, and easily as the right key turns the lock tumblers, their mouths came together, and hard, Jack's big teeth bringing blood, his fat falling to the floor, stubble rasping, wet saliva welling, and the door opening and Alma looking out for a few seconds at Ennis's straining shoulders and shutting the door again and still they clinched, pressing chest and groin an thigh an leg together, treading on each other's toes until they pulled apart to breathe and Ennis, not big on endearments, said what he said to his horses and daughters, little darling. » (PROULX, 2005 : 21) [« Une décharge brûlante transperça Ennis et il se retrouva dehors sur le palier, refermant la porte derrière lui. Jack gravit les marches deux par deux. Ils se prirent par les épaules, s'empoignèrent vigoureusement, le souffle coupé, répétant, fils de pute, fils de pute, puis aussi facilement qu'une clé tourne dans une serrure, leurs bouches se trouvèrent, se pressèrent durement, les grandes dents de Jack le mordant jusqu'au sang, son chapeau tombé sur le sol, la barbe râpeuse, la salive coulant de leurs bouches, et la porte s'ouvrit, Alma resta quelques secondes à regarder les épaules tendues d'Ennis, referma, et ils continuèrent à s'étreindre, poitrine, ventre, cuisses et jambes emmêlés, se marchant sur les pieds jusqu'à ce qu'ils reprennent enfin leur respiration et qu'Ennis, peu porté sur les mots doux, murmure ce qu'il disait à ses chevaux et à ses filles : petit chéri. » (PROULX, 2006 : 38)] ; et « The room stank of semen and smoke and sweat and whiskey, of old carpet and sour hay, saddle leather, shit and cheap soap. Ennis lay spread-eagle, spent and wet, breathing deep, still half tumescent, Jack blowing forceful cigarette clouds like whale spouts, and Jack said, « Christ, it got a be all that time a yours a horseback makes it so goddamn good. We got to talk about this. » (PROULX, 2005 : 23-24) [« La chambre empestait le sperme, la fumée, la sueur et le whisky, la vieille moquette et le foin aigre, le cuir de selle, la merde et le savon bon marché. Ennis gisait bras et jambes écartés, vidé et humide, pantelant, encore tumescent, pendant que Jack soufflait de vigoureux nuages de fumée qui semblaient sortir des événements d'une baleine ; il disait : « Putain, c'est sûrement tout ce temps que tu passes à cheval qui fait que c'est si bon. Faudra qu'on en parle. » (PROULX, 2006 : 42)].

⁴ L'expression « *panique homosexuelle* » qui a été remise au goût du jour par Eve Kosofsky Segwick (1985 : 83-96 ; 1990 : 19-21, 138-139, 182-212) désigne la peur ressentie par une personne face à ses propres sentiments homoérotiques ou homosexuels.

fazendeiro, conte sa jeunesse de *jagunço*, c'est-à-dire une sorte de mercenaire, à un visiteur qui enquête sur le monde du *sertão*, ces terres du *nordeste* brésilien. *Le pouvoir du chien*, quant à lui, s'attache au personnage de Phil Burbank, un riche propriétaire terrien quadragénaire qui vit avec son frère George, de deux ans son cadet, dans leur ferme du Montana. Tout semble aller très bien dans la vie réglée des deux frères jusqu'au jour où, comme dans « L'intruse », George épouse une femme, Rose Gordon, qui a perdu son premier mari. Phil ne supporte pas cette femme d'autant qu'elle amène avec elle son fils adolescent, Peter, qui a tout du *sissy boy*, c'est-à-dire du garçon efféminé dans les poses, les gestes et les intonations de la voix. Le machiavélisme de Phil, bien décidé à se débarrasser de Rose, se heurtera à celui, encore plus pervers, du jeune Peter qui sait déceler les secrets enfouis au plus profond de soi.

Différence et norme

Tous les personnages que je viens d'esquisser sont présentés comme étant différents du reste des gens. Leurs origines sont, par exemple, obscures. C'est le cas des frères dans « L'intruse » dont le nom de famille lui-même – Nelson ou Nilsen – est incertain. On ne sait pas d'où ils proviennent⁵ cependant que leur aspect physique – leur stature imposante et leur crinière rousse tels des Vikings⁶ – les différencie des gens des environs⁷. Le secret de leurs origines est d'ailleurs, selon le narrateur, une des clés de compréhension du lien très fort qui les unit⁸. Le protagoniste de *Diadorim*, Riobaldo, est lui aussi de « *naissance obscure* » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 56)⁹ et cette donnée se retrouve au point de vue onomastique. Un *rio baldo* en portugais n'est-ce pas un fleuve qui ne s'arrête jamais et qui ne débouche sur rien, dont on ignore pratiquement les origines ? Aussi n'est-il pas étonnant que Riobaldo pense être né différent comme il l'affirme lui-même (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 29)¹⁰.

Quand les personnages connaissent leurs origines – c'est le cas dans *Brokeback Mountain* et dans *Le pouvoir du chien* – les relations qu'ils entretiennent avec leur famille et leur père en particulier sont très ténues. Phil Burbank semble ainsi ne rien partager des idéaux de vie de ses parents qu'il appelle toujours avec détachement et froideur « *Le Vieux Monsieur* » et « *La Vieille Dame* »¹¹. Ceux-ci, lassés du style de vie campagnard et regrettant la vie sur la côte est sont partis depuis bien longtemps s'installer à Salt Lake City. De son côté, Ennis del Mar a perdu ses parents adolescent dans un accident de voiture qui a scellé son destin. Sans le sou, il fut, à terme, obligé de quitter l'école avant d'obtenir son baccalauréat qui aurait pu le mener à une vie bien différente¹². Par ailleurs, son père apparaît comme un

⁵ « De sus deudos nada se sabe y ni de dónde vinieron » (BORGES, 1991 : 60) [« on ignorait qui étaient leurs parents et d'où ils étaient venus. » (BORGES, 1971 : 51)].

⁶ « Sé que eran altos, de melena rojiza. Dinamarca o Irlanda » (BORGES, 1991 : 58-60) [« On m'a dit qu'ils étaient grands et qu'ils avaient des cheveux roux. Du sang venu du Danemark ou d'Irlande » (BORGES, 1971 : 51)].

⁷ « Físicamente diferían del compadraje que dio su apodo forajido a la Costa Brava » (BORGES, 1991 : 58) [« Ils différaient physiquement des gens de leur milieu, à qui la Costa Brava doit son surnom évocateur. » (BORGES, 1971 : 51)].

⁸ « Esto, y lo que ignoramos, ayuda a comprender lo unidos que fueron » (BORGES, 1991 : 58) [« Cela, et le reste que nous ignorons, permet de comprendre le bloc qu'ils formaient. » (BORGES, 1971 : 51)].

⁹ « cego, de nascença » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 35).

¹⁰ « sou nascido diferente » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 15).

¹¹ « The Old Gent » « The Old Lady ».

¹² « Ennis, reared by his older brother and sister after their parents drove off the only curve on Dead Horse Road leaving them twenty-four dollars in cash and a two-mortgage ranch, applied at age fourteen for a hardship license that let him make the hour-long trip from the ranch to the high school. The pickup was old, no heater, one windshield wiper and bad tires; when the transmission went there was no money to fix it. He had wanted to

personnage particulièrement violent, soupçonné d'avoir torturé puis tué un vieil homosexuel, un être dont la violence a pour toujours marqué Ennis¹³. La même distance familiale se retrouve dans la relation que Jack entretient avec son père. Alors que Jack était « *fou de rodéo* » (PROULX, 2006 : 15)¹⁴ et que « *son père avait été un bullrider connu dans le temps* », celui-ci « *gardait ses secrets pour lui* » et « *ne lui avait jamais donné aucun conseil, n'était pas venu une seule fois voir Jack monter* » (PROULX, 2006 : 23)¹⁵. Le peu de tristesse apparente que le père manifeste à la mort de Jack semble confirmer le désintérêt qu'il ressentait pour son fils ou, du moins, son incapacité presque pathologique à exprimer des marques d'affection.

La palme de la différence revient au jeune Peter dans *Le pouvoir du chien*. Sa chevelure blonde (SAVAGE, 2001 : 45 ; SAVAGE, 2002 : 64), la finesse de son corps (SAVAGE, 2001 : 165 ; SAVAGE, 2002 : 207), ses mains superbes (SAVAGE, 2001 : 46 ; SAVAGE, 2002 : 63), son goût prononcé pour les fleurs, son zozotement (SAVAGE, 2001 : 60 ; SAVAGE, 2002 : 80) et son « *déhanchement féminin* » (SAVAGE, 2002 : 281)¹⁶ en font le souffre-douleur de l'école (SAVAGE, 2001 : 33 ; SAVAGE, 2002 : 48) et la victime de quolibets et du « *genre de sifflet que les hommes réservent aux filles* » (SAVAGE, 2002 : 281)¹⁷. Le personnage de Diadorim est lui aussi souvent présenté comme efféminé¹⁸ – et pour

be a sophomore, felt the word carried a kind of distinction, but the truck broke down short of it, pitching him directly into ranch work. » (PROULX, 2005 : 4-5) [« Ennis, pris en charge par son frère et sa sœur plus âgés après que leurs parents eurent manqué le seul virage de la Dead Horse Road en leur laissant vingt-quatre dollars en liquide et deux hypothèques sur le ranch, avait fait à quatorze ans une demande spéciale de permis de conduire qui lui permettait de faire le trajet d'une heure du ranch au lycée. Le pick-up était vieux, sans chauffage, avec un seul balai d'essuie-glace et des pneus lisses ; le jour où la transmission lâcha, il n'avait pas un sou pour la réparer. Il aurait voulu être bachelier, il trouvait que ça vous posait, mais le pick-up tomba en panne juste avant, le renvoyant irrémédiablement aux travaux du ranch. » (PROULX, 2006 : 9-10)].

¹³ « And I don't want a be dead. There was these two old guys ratched together down home, Earl and Rich – Dad would pass a remark when he seen them. They was a joke even though they was pretty tough old birds. I was what, nine years old and they found Earl dead in a irrigation ditch. They'd took a tire iron to him, spurred him up, drug him around by his dick until it pulled off, just bloody pulp. What the tire iron done looked like pieces a burned tomatoes all over him, nose tore down from skidding on gravel. » « You seen that ? » « Dad make sure I seen it. Took me to see it. Me and K.E. Dad laughed about it. Hell, for all I know he done the job. If he was alive and was to put his head on that door right now you bet he'd go get his tire iron. » (PROULX, 2005 : 29-30) [« Et je veux pas me retrouver mort. Il y avait ces deux vieux qui s'occupaient ensemble d'un ranch près de la maison, Earl et Rich – papa faisait des commentaires quand il les voyait. Tout le monde se moquait d'eux, et pourtant c'était des vieux oiseaux plutôt durs à cuire. J'avais à peu près neuf ans quand on trouva Earl mort dans un fossé d'irrigation. Ils lui étaient tombés dessus avec un démonte-pneu, l'avaient défoncé, tiré par sa bite jusqu'à ce qu'elle soit arrachée, rien qu'une pulpe rouge. Ce que le démonte-pneu avait fait on aurait dit des tomates brûlées répandues sur tout son corps, son nez était déchiré d'avoir raclé sur le gravier. – Tu as vu ça ? – Papa voulait être sûr que je le voie. Il nous a emmenés lui-même, K. E. et moi. Y se marrait. Merde, autant que je puisse le savoir, c'est lui qui l'avait fait. S'il vivait encore et passait la tête par la porte en ce moment même, tu peux parier qu'il sortirait son démonte-pneu. » (PROULX, 2006 : 51-53)].

¹⁴ « he was infatuated with the rodeo life » (PROULX, 2005 : 7).

¹⁵ « his father had been a pretty well known bullrider years back but kept his secrets to himself, never gave Jack a word of advice, never came once to see Jack ride » (PROULX, 2005 : 12).

¹⁶ « the boy moved with the slightest feminine twitch of hips » (SAVAGE, 2001 : 226).

¹⁷ « when the first sharp whistle flew like an arrow as the boy passed the second tent ; the whistle men give a girl. » (SAVAGE, 2001 : 226).

¹⁸ Le mot est mentionné explicitement (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 324 ; GUIMARÃES ROSA, 1991 : 445). Par ailleurs, il a les « traits fins », une voix « très légère » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 119) [« finas feições », « a voz mesma, muito leve » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 81)], « une main fine, douce et chaude » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 120) [« una mão bonita, macia e quente » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 81)], « blanche, avec des doigts délicats » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 123) [« branca, com os dedos dela delicados » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 84)], de « longs cils mémorables », « le nez fin doucement effilé » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 155) [« das compridas pestanas », « o nariz fino » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 107)], il dégage de la douceur (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 421 ; GUIMARÃES ROSA, 1968 : 305), etc.

cause, on apprendra dans les dernières lignes du roman qu'il s'agit en fait d'une femme de son vrai nom Maria Deodorina da Fé Bettancourt Martins¹⁹ – mais, contrairement à Peter, il ne semble pas que cela pose un quelconque problème dans la mesure où, par ailleurs, il est particulièrement courageux et sait se défendre et manier la dague les rares fois où son aspect est l'objet de plaisanteries²⁰. Sa féminité semble d'ailleurs principalement attribuable à sa jeunesse.

Peter et, dans une bien moindre mesure Diadorim, manifestent une différence qui va à l'encontre de la norme régissant l'être et les relations entre hommes dans l'Amérique rurale que ce soit sur les rives du *Río de la Plata* ou les arêtes escarpées des Rocheuses. Dans ces campagnes américaines, à l'heure des récits étudiés, vivent principalement deux sortes d'hommes : les fermiers, vachers, berger, etc., c'est-à-dire ceux qui s'occupent d'une exploitation, et les mercenaires et guerriers de grands chemins, quand ces deux fonctions ne sont pas tout simplement interchangeables comme c'est le cas, par exemple, chez les *jagunços* brésiliens, voire chez les *gauchos*. Quoi qu'il en soit, ces deux types d'hommes partagent une même conception de la masculinité.

De nombreuses études publiées ces vingt dernières années ont montré combien l'identité masculine n'est pas quelque chose d'inné ou de naturel mais qu'elle est, au contraire, le résultat d'un « moule dans lequel l'ensemble des hommes doit se couler » (GENTAZ, 1994 : 198). Parlant de la transmission à l'enfant du principe de l'humanité, Aristote disait que « c'est l'homme qui engendre l'homme » (BADINTER, 1992 : 107). Ces propos sont aisément transposables à la formation du genre masculin. C'est l'environnement qui, sous couvert de détermination d'ordre biologique, oblige les individus de sexe masculin à adopter des comportements précis (DORAIS, 1991 ; LINTON, 1977). Il semble que ceux-ci soient définis « par antagonisme » pour reprendre l'expression de Daniel Borillo (2000 : 84-85) : l'homme étant l'opposé de la femme et l'hétérosexuel de l'homosexuel, la masculinité passerait par le rejet de la féminisation et de l'homosexualité. L'homme non féminin doit donc s'adonner aux activités desquelles les femmes ont été, dans nos sociétés patriarcales, savamment mises à l'écart : la guerre, les travaux physiques, le sport, tout ce qui peut conformer l'image d'un être dur et puissant. On ne s'étonnera pas dans un tel contexte que, par exemple, dans l'Amérique du début du XXe siècle, face aux discours féministes qui les terrorisent, les hommes nord-américains, avec à leur tête le président Roosevelt, se soient lancés dans un vaste programme visant à développer le modèle de « l'homme suprêmement viril » à travers notamment le scoutisme et les sports collectifs, une entreprise qui fit florès (BADINTER, 1992 : 140-142). Souvent assimilé à la femme, l'homosexuel enfreint les

¹⁹ « Diadorim – nú de tudo. E ela disse : – « A Deus dada. Pobrezinha... » E disse. Eu conheci ! Como em todo o tempo antes eu não contei ao senhor – e mercê peçá : – mas para o senhor divulgar comigo, a par, justo o travo de tanto segredo, sabendo sómente no átimo e mie eu também só soube... Que Diadorim era o corpo de una mulher, môça perfeita... Estarreci. A dôr não pode mais do que a surpreça. A côice d'arma » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 453) [« Diadorim – nu de la tête aux pieds. Et elle dit : « Rendue à Dieu. Pauvre petite... » Elle dit. Et je sus. Ce que tout le temps qui a précédé, je ne vous ai pas raconté – et ne m'en veuillez pas : – mais afin que vous découvriez avec moi, d'égal à égal, l'exacte âpreté d'un pareil secret, et appreniez seulement à l'instant ce que moi aussi j'apris seulement alors... Que Diadorim était un corps de femme, une jeune fille dans sa perfection... Je restai atterré. La douleur ne peut pas plus que la surprise. Un coup de crosse. » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 614-615)].

²⁰ Voir l'épisode avec Queue-de-Bouc : « Consoante falou soez, com soltura, com propósito na voz » et « se mexeu de modo, fazendo xetas, mengando e castanhetando, numa dansa de furga-passos » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 123) [« marmonna une grossièreté, grivoise, une insinuation dans la voix » et « commença à minauder et envoyer des petits baisers, à se déhancher et faire des castagnettes, en esquissant un pas de danse » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 176-177)].

caractères supposément masculins et il n'est donc pas étonnant que l'homophobie soit aussi un élément constitutif de l'identité masculine (BORILLO, 2000 : 84).

Mis à part le jeune Peter du *Pouvoir du chien*, tous les autres personnages ont bien intégré les attentes liées à leur genre, une attente d'autant plus forte que, dans l'imaginaire collectif, les vachers constituent l'une des incarnations topiques de cet idéal viril. Riobaldo et Diadorim, de par leur « métier », savent manier les armes. La vie d'un *jagunço* ne consiste-t-elle pas d'ailleurs à « guerroyer » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 71)²¹? Riobaldo ne se voit-il pas comme « une créature rétribuée pour des crimes, quelqu'un qui va semant la souffrance dans le paisible village d'autres personnes, qui spolie, massacre » ? (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 239)²². De leurs côtés, les *gauchos* présents dans « L'intruse » ne sont-ils pas perçus de manière stéréotypée comme des gens durs, taciturnes, courageux et violents ? La bourgeoise urbaine du XIXe siècle ne les percevait-elle pas comme des sauvages dangereux ? Dans *Brokeback Mountain*, Jack incarne une des images mythiques du cow-boy, celle du *bullrider* cependant que Phil Burbank dépasse même les exigences requises aux hommes tels que lui :

Tout le monde portait des gants pour prendre le bétail au lasso, poser les piquets de clôture, marquer les bêtes au fer ou leur lancer du foin, et même tout simplement pour monter et faire courir les chevaux ou conduire les troupeaux. Tout le monde, sauf Phil. Il était au-dessus des ampoules, des coupures et des échardes, et il méprisait ceux qui se protégeaient avec des gants. Il avait les mains sèches, puissantes et maigres. (SAVAGE, 2002 : 12)²³

Cette exigence normative est si puissante que la transgesser, c'est se condamner irrémédiablement. Il suffit de rappeler, dans *Brokeback Mountain*, la mort du vieux Earl, ou même peut-être – le doute est permis – celle de Jack lui-même²⁴. Jack et Ennis ont beau essayer de trouver une solution, ils n'en voient pas, du moins la proposition de Jack de retaper le ranch de ses parents et de s'y installer en compagnie d'Ennis avec « un petit élevage avec des vaches et des veaux, [d]es chevaux », où ils « se la coulerai[en]t douce » (PROULX, 2006 : 50-51)²⁵ n'emporte pas l'adhésion d'Ennis, marqué à jamais par le souvenir du sexe arraché du vieux Earl (PROULX, 2006 : 51-53). « Quand on ne peut rien y faire il faut vivre avec » lance Ennis à la fin de la nouvelle (PROULX, 2006 : 93)²⁶. Quelle triste et amère conclusion ! Néanmoins, quand bien même leurs rencontres amoureuses fussent-elles

²¹« brigar » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 45).

²²« criatura paga para crimes, impondo o sofrer no quieto arruado dos outros, matando e roupilhando. » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 169).

²³« They wore gloves roping, fencing, branding, pitchingay out to cattle, even simply riding, running horses or trailing cattle. All of them, that is, except Phil. He ignored blisters, cuts and splinters and scorned those who wore gloves to protect themselves. His hands were dry, powerful, lean. » (SAVAGE, 2001 : 3-4).

²⁴« Jack was pumping up a flat on the truck out on a back road when the tire blew up. The bead was damaged somehow and the force of the explosion slammed the rim into his face, broke his nose and jaw and knocked him unconscious on his back. By the time someone came along he had drowned in his own blood. No, he thought, they got him with the tire iron. » (PROULX, 2005 : 45) [« Jack regonflait un pneu de pick-up sur une route isolée et le pneu avait éclaté. Le bourrelet du pneu était endommagé et la force de l'explosion lui avait projeté la jante au visage, cassé le nez et la mâchoire et l'avait laissé inconscient sur le dos. Quand quelqu'un était passé par là, il était mort, noyé dans son sang. Non, pensa-t-il, ils l'ont eu avec le démonte-pneu. » (PROULX, 2006 : 78-79)].

²⁵« if you and me had a little ranch together, little cow and calf operation, your horses, it'd be some sweet life. » (PROULX, 2005 : 28) ; et « Jack used a say, “Ennis del Mar, I'm goin a bring him up here one a these days and we'll lick this damn ranch into shape”. He had some half-baked idea the two a you was goin a move up here, build a log cabin and help me run this ranch and bring it up. » (PROULX, 2005 : 49) [« Jack disait souvent : “Ennis del Mar, un de ces jours je vais le faire venir ici et nous retaperons ce foutu ranch en un clin d'œil.” Il avait comme ça une idée derrière la tête que tous les deux vous viendriez vous installer ici construire une cabane en rondins, et m'aider à exploiter ce ranch et à le remettre sur pied. » (PROULX, 2005 : 85)].

²⁶« if you can't fix it you've got to stand it. » (PROULX, 2005 : 55).

sporadiques et, au final, décevantes, Jack et Ennis sont, au moins, les seuls personnages qui parviennent à assouvir leurs désirs et leur amour. Ce n'est pas le cas des personnages des autres récits qui s'enferment dans des solutions de substitution. Dans les différents récits étudiés ici, ces « solutions » sont de trois types : l'amitié dans le cas de Riobaldo, le renoncement pur et simple de l'homosexualité qui est refoulée (c'est la solution choisie par Phil Burbank dans *Le pouvoir du chien*) et le truchement féminin, c'est-à-dire l'utilisation de la femme comme moyen d'accéder à l'homme chez les personnages de Borges.

L'amitié

Dans *Diadorim*, Riobaldo et Diadorim sont unis par des relations privilégiées que Riobaldo définit à de nombreuses reprises comme relevant de l'amitié. D'ailleurs, comme le remarque le jeune *jagunço*, leur nom respectifs, proches phonétiquement²⁷, n'est autre qu'une preuve du lien qui les unit. Les vocables « ami(s) », « amitié », « amical » fleurissent ainsi tout au long du discours de Riobaldo. Bien que, par ailleurs, il affirme clairement aimer d'amour Diadorim, qu'il dit qu'il est la « personne de [s]a vie » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 41)²⁸ dont il languit quand il n'est pas là, à qui il pense tout le temps, dont la beauté ne cesse de l'émerveiller et bien que, par deux fois, il susurre le nom de Diadorim associé à un tendre « mon amour... » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 308/615)²⁹ et en vient même à voir leur relation comme « un couple d'hommes » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 549)³⁰, Riobaldo finit toujours par éliminer cette idée en la réduisant à de la simple amitié. Du point de vue stylistique, l'usage de l'adversative « mais » est à cet égard un trait marquant de l'écriture du roman.

Dans ce groupe d'hommes que constituent les *jagunços*, l'amour est exclu mais l'amitié, une solution euphémisée de l'amour, y reste acceptable et se trouve même encouragée dans la mesure où elle permet de mieux affronter les rigueurs des combats et la vie éprouvante des grands chemins (DULAC, 2003). On sait cependant depuis Freud que l'amitié masculine a pour origine la sublimation du désir homosexuel (BADINTER, 1992 : 177). Quoi qu'il en soit l'amitié n'est pas perçue comme telle et peut même être la force qui permet aux hommes de se transcender lors des combats et d'atteindre les meilleurs résultats. On se souviendra des chansons de geste françaises comme *La Chanson de Roland* ou bien *Ami et Amile* (REVOL, 2001) qui valorisent ce type d'amitié dans un contexte guerrier. Ceci étant, si l'amitié est valorisée, elle ne doit pas tomber dans une trop grande intimité sous peine de relever de l'homosexualité. N'est-ce pas ainsi qu'est perçue par le jeune mulâtre la relation entre Riobaldo et Diadorim³¹ ? La peur de l'homosexualité ou d'être traité d'homosexuel

²⁷Diadorim se fait aussi appeler Reinaldo : « *Riolbado... Reinaldo...* » – de repente êle deixou isto em dizer : – « ... Dão par, os nomes de nós dois... » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 112) [« *Riobaldo... Reinaldo...* » – il se prit à dire tout à coup : « ... Ils font la rime, nos noms à tous les deux... » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 161)].

²⁸« com pessoa minha no meu lado » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 23).

²⁹« Diadorim, meu amor... » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 221) ; « Meu amor !... » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 454).

³⁰« par de homens » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 403).

³¹« A fé, era um rapaz, mulato, regular uns dezoito ou vinte anos ; mas altado, forte, com as feições muito brutas. Debochado, êle disse isto : – Vocês dois, uê, hem ?! Que é que estão fazendo ?... ” Aduzido fungou, e, mão no fechado da outra, bateu um figurado indecente. Olhei para o menino. Esse não semelhava ter tomado nenhum espanto, surdo sentado ficou, social com seu prático sorriso. – “Hem, hem ? E eu ? Também quero !” – o mulato veio insistindo. E, por aí, eu consegui falar alto, contestando, que não estávamos fazendo sujice nenhuma, estávamos era espreitando as distâncias do rio e o parado das coisas. Mas, o que eu menos esperava, ouvi a bonita voz do menino dizer : – “Você, meu négo ? Está certo, chega aqui...” A fala, o jeito dêle, imitavam de mulher. Então, era aquilo ? E o mulato, satisfeito, caminhou para se sentar juntinho dêle. » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 84-85) [« En fait, c'était un mulâtre, l'air dans les dix-huit ou vingt ans, mais grand, fort, avec des

freinerait d'ailleurs chez les hommes le développement de l'intimité amicale (DULAC, 2003). Dans son étude *Just Friends : The Role of Friendship in our Lives*, Lilian Rubin (1985 : 103) montre que l'association amitié-homosexualité est courante chez les hommes alors que chez les femmes la tradition d'intimité permet de séparer l'affect et l'intime de la sexualité. Il y a là chez les hommes, plus que chez les femmes, semble-t-il, une pensée homophobe importante. Christophe Gentaz et d'autres ont montré que le dénigrement et la haine que constitue l'homophobie naissent d'une angoisse profonde, « de la peur de l'autre en soi c'est-à-dire de cette femme qui sommeille en chaque homme, de cet homme qui dort en chaque femme, de cet homosexuel-le qui, sait-on jamais, n'attend peut-être en nous que de s'éveiller ? » Il poursuit : « la rencontre personnelle avec l'homosexuel ou l'homosexualité va [...] créer une situation angoissante, provoquer le retour d'un refoulé, en donnant à l'autre, le semblable différent, le nom d'étrange ou d'étranger à ses propres pratiques. Sa reviviscence en présence de l'homosexualité, ou de ce qui lui est associé, entraîne des modifications dans notre appareil psychique et, par voie de conséquence, des réaménagements ou des conduites de type phobique : évitement, rejet, ou agression ». (GENTAZ, 1994 : 200-201)

Il semble que Riobaldo ait du mal à évacuer la trop grande part d'intimité dans sa relation avec Diadorim. Il le reconnaît lui-même : « je me rendis compte que j'aimais Diadorim – d'un amour qui est l'amour même, mal déguisé en amitié » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 307)³². Riobaldo ne supporte pas, par ailleurs, que d'autres compagnons d'armes s'intéressent de trop près à Diadorim et il se montre même jaloux d'un ami qu'eut jadis Diadorim, un certain Leopoldo (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 133-141 ; GUIMARÃES ROSA, 1991 : 190-200).

Mais c'est surtout à travers l'étude de son comportement corporel que transparaît le trop plein d'intimité de Riobaldo envers Diadorim. Ils sont, tout d'abord, toujours ensemble, au point que, quand ils sont éloignés, Riobaldo n'a de hâte que de retourner auprès de Diadorim (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 58 ; GUIMARÃES ROSA, 1991 : 88-89). En cela, ce comportement est très différent de celui des autres *jagunços* dont il est dit qu'ils ne sont « guère féru[s] de conversation prolongée ni d'étrônes amitiés : d'ordinaire, ils s'associent et se dissocient au hasard, mais ils vont chacun pour soi » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 43)³³. Riobaldo se sent différent des autres : « La vérité c'est que j'étais beaucoup avec Diadorim, il y avait nous deux, il y avait les autres » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 338)³⁴. Ce rapprochement physique se traduit par de multiples étreintes qui restent viriles mais il leur arrive de se prendre par la main ce qui, pour les codes masculins, l'est beaucoup moins. Toujours est-il que ces brefs moments d'intimité corporelle sont vécus par Riobaldo comme des moments d'extase et de bonheur intense³⁵. Finalement, Riobaldo ne rêve que d'une

traits très grossiers. D'un ton grivois, il dit ceci : « Ouais, vous deux ?! Qu'est-ce que vous êtes en train de faire, hein ?... » Il renifla, l'air entendu, et un doigt dans un autre poing serré, il fit un geste obscène. Je regardai mon compagnon. Resté sourd et assis, civil avec son sourire habituel, il ne paraissait pas avoir éprouvé la moindre surprise. « Hein, hein ? Et moi ? Je veux moi aussi ! », insista le mulâtre en s'avancant. Là, je réussis à éléver la voix, je protestais, que nous n'étions occupés à aucune saleté, nous ne faisions qu'inspecter les lointains du fleuves et l'immobilité des choses. Mais, ce à quoi je m'attendais le moins, j'entendis la voix harmonieuse du garçon dire : « Toi, mon joli ? Tu as raison, viens là... » Le ton, son attitude, imitaient les manières d'une femme. Alors, c'était ça ? Et le mulâtre, satisfait, vint s'asseoir contre lui. » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 124)].

³²« fiquei sabendo que gostava de Diadorim – de amor mesmo amor, mal encoberto em amizade. » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 220).

³³« não é muito de conversa continuada nem de amizades estreitas : a bem êles se misturam e desmituram, de acaso, mas cada um é feito um por si. » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 25).

³⁴« A verdade que com Diadorim eu ia, ambos e todos. » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 243).

³⁵« sentimento meu ia-voava reto para ele... » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 19) [« mes sentiments allaient-volaient droit vers lui... » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 35)] ; « Diadorim pôs mão em meu braço. Do que me

chose : d'embrasser Diadorim (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 151 ; GUIMARÃES ROSA, 1991 : 215), c'est-à-dire d'accentuer son rapprochement physique. Cet amour, plus que de l'amitié, tourne parfois au fétichisme tant l'objet désiré est présent mais, en même temps, éloigné et inaccessible.

Et chez moi sans arrêt, l'envie d'être tout proche, une obsession quasiment de sentir l'odeur de son corps, de ses bras (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 164)³⁶

Soudain, j'éprouvai le besoin de faire quelque chose. Et je le fis : j'allai, je m'allongeai sur cette peau de mouton, la couche que Diadorim avait marquée dans l'herbe, mon visage à l'endroit où avait reposé le sien. [...] Je dus lutter pour ne pas faire uniquement que penser à Diadorim. (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 193)³⁷

Je mourais d'envie de boire et de manger ses restes. Je voulais poser la main sur ce que sa main avait touché. (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 334)³⁸

Le refoulement de l'homosexualité

Si Riobaldo refoule ses sentiments homosexuels malgré l'amour qu'il ressent c'est parce que la société dans laquelle il vit, influencée par l'Eglise (FELLOWS, 1996 : 17-18), condamne les relations entre hommes : il emploie les termes d' « occulte amour pervers » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 98)³⁹, de « vices aberrants » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 163)⁴⁰, d'aimer « d'une façon condamnée » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 110)⁴¹ et il se demande si ce n'est pas l'œuvre du démon, preuve de l'influence de la religion : « un tel amour peut venir du démon ? Il pourrait ! » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 156)⁴²; « l'amour pouvait venir sur l'ordre du démon ? » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 156)⁴³; « comme un maléfice ? » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 164)⁴⁴. Il en tire donc la conclusion qu'il lui faut

estremeci, de dentro » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 32) [« Diadorim posa la main sur mon bras. Ce qui me fit frissonner, de l'intérieur » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 53)] ; « agora eu estava vergonhoso, perturbado. » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 81) [« J'étais maintenant gêné, troublé » (Guimarães Rosa, 1991 : 120)] ; et « E o menino pôs a mão na minha. Encostava e ficava fazendo parte melhor aminha pele, no profundo, déesse a minhas carnes alguma coisa. » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 84) [« Et le garçon mit sa main sur la mienne. Il l'appuyait et je la sentais devenir la part la meilleure de ma peau, profondément comme s'il transmettait quelque chose à mes chairs » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 123)].

³⁶ « E em mim a vontade de chegar todo próximo, quase uma ânsia de sentir o cheiro do corpo dêle, dos braços » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 114).

³⁷ « De repente, uma coisa eu necessitei de fazer. Fiz : fui e me deitei no mesmo dito pelego, na cama que êle Diadorim marcava no capim, minha cara posta no próprio lugar. [...] Por não querer meu pensamento sómente em Diadorim. (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 135).

³⁸ « Cobiçasse de comer ebeber os sobejos dêle, queria pôr a mão onde êle tinha pegado. » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 240).

³⁹ « um mau amor oculto » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 65).

⁴⁰ « vícios desencontrados » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 114).

⁴¹ « dum jeito condenado » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 74).

⁴² « o amor assim pode vir do demo ? Poderá ? ! » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 108).

⁴³ « o amor podia vir mandado do Dê ? (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 109).

⁴⁴ « como un feitiço » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 114). On retrouve cette idée dans *Brokeback Mountain* associée à l'idée de chute : « The mountain boiled with demonic energy, glazed with flickering broken-cloud light, the wind combed the grass and drew down from the damaged krummholz and slit rock a bestial drone. As they descended the slope Ennis felt he was a slow-motion, but headlong, irreversible fall. » (PROULX, 2005 : 16-17) [« La montagne bouillonnait d'une énergie démoniaque, miroitait par intermittence sous la lueur qui déchirait les nuages, le vent couchait l'herbe et tirait des arbres nains et des roches fendues un mugissement animal. Alors qu'ils descendaient la pente, Ennis eut l'impression de faire une chute au ralenti, irréversible, la tête la première. » (PROULX, 2006 : 30-31)].

« envers Diadorim, conserver une certaine répugnance » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 333)⁴⁵. Malgré le refoulement, il trouve en l'amitié une solution de substitution.

Le refoulement de l'homosexualité est une caractéristique qui revient constamment dans les récits étudiés ici même dans le cas de *Brokeback Mountain* où les deux protagonistes parviennent pourtant à entretenir une relation. Jack et Ennis disent qu'ils ne sont pas « pédés »⁴⁶ parce qu'ils ne se reconnaissent pas dans l'image que la société véhicule des homosexuels. C'est cette image caricaturale d'un homme féminin et maniére qui fait que Phil Burbank, de son côté, en vient à une extrême homophobie qui, dans son cas, n'est rien autre qu'un mécanisme de défense psychique, une stratégie pour éviter la reconnaissance d'une part inacceptable de soi (BADINTER, 1992 : 176 ; BORILLO, 2000 : 95 ; DULAC, 2003 ; GENTAZ, 1994 : 200). On comprend mieux dès lors le comportement du personnage. Il refuse de boire de l'alcool pour éviter justement, dans un excès éthylique, de révéler son moi intérieur⁴⁷. Il prend un malin plaisir à dénigrer le jeune Peter qui est l'image même de ce à quoi il ne veut pas ressembler : il le traite, à de multiples occasions, de « chochotte » (« Sissy boy »), l'appelle « Mademoiselle Mignonnette » (SAVAGE, 2002 : 212)⁴⁸ ou le « petit marquis de Falbalas » (SAVAGE, 2002 : 279)⁴⁹, le considère comme un « monstre qui n'[est] ni garçon ni fille » (SAVAGE, 2002 : 280)⁵⁰. Phil Burbank fait tout pour se démarquer de cette image qui le hante. Il cultive jusqu'à un degré pathologique le contraire de la « chochotte » : il sent mauvais, il est sale, ses mains sont calleuses, il parle mal et s'adonne à toutes les activités viriles. Et que dire de cette magnifique scène de castration qui ouvre le roman ? Ne peut-on pas déceler dans ce plaisir sadique une attitude autodestructrice de notre héros ? :

C'était toujours Phil qui se chargeait de la castration. D'abord, il découpaient l'enveloppe externe du scrotum et la jetait de côté ; ensuite, il forçait un testicule vers le bas, puis l'autre, fendaient la membrane couleur arc-en-ciel qui les entourait, les arrachait et les lançaient dans le feu où rougeoyaient les fers à marquer. Etonnamment, il y avait peu de sang. Au bout de quelques instants, les testicules explosaient comme d'énormes grains de pop-corn. (SAVAGE, 2002 : 11)⁵¹

Le truchement féminin

La dernière attitude qui transparaît chez les personnages étudiés correspond à l'utilisation de la femme dans un dessein d'assouvir leurs pulsions homosexuelles ne serait-ce que par l'imagination. Cette attitude se manifeste particulièrement dans le récit borgésien mais on la retrouve aussi dans *Brokeback Mountain* à travers l'habitude d'Ennis de sodomiser

⁴⁵ « De Diadorim eu devia de conservar um nôjo. » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 240).

⁴⁶ « Ennis said, "I'm not a queer", and Jack jumped in with "Me neither. A one-shot thing. Nobody's business but ours". » (PROULX, 2005 : 15) [« Ennis dit : "Suis pas pédé", et Jack enchaîna : "Moi, non plus. C'est parti comme un boulet. Regarde personne que nous" » (PROULX, 2006 : 28)].

⁴⁷ « One reason he hated booze, he was afraid of it, afraid of what he might tell » (SAVAGE, 2001 : 17) [« S'il détestait boire, c'était entre autres parce qu'il avait peur, oui, peur de ce qu'il risquait de révéler. » (SAVAGE, 2002 : 29)].

⁴⁸ « Miss Nancy » (SAVAGE, 2001 : 169).

⁴⁹ « Little Lord Fauntleroy » (SAVAGE, 2001 : 224).

⁵⁰ « this little monster not boy and not girl » (SAVAGE, 2001 : 225).

⁵¹ « Phil always did the castrating ; first he sliced off the cup of the scrotum and tosse dit aside ; next he forced down first one and then the other testicle, slit the rainbow membrane that enclose dit, tore it out, and tosse dit into the fire were the branding irons glowed. There was surprisingly little blood. In a few moments the testicles exploded like huge popcorn. » (SAVAGE, 2001 : 3).

sa femme Alma Beers⁵². De son côté, Riobaldo ne semble pas être dans ce cas-là. Il aime les femmes pour ce qu'elles sont (Norinha, Otacília, Rose'uarda, Myosotis) et aussi... un homme, peut-être d'un amour plus profond encore, mais ce n'est pas pour autant qu'il recherche dans la femme un être de substitution. Seul Phil Burbank n'a aucun contact avec les femmes, faisant preuve, bien au contraire, d'une misogynie qui tourne au dégoût : il parle de « l'odeur déplaisante des femmes, et ni le plat à barbe du Vieux Monsieur ni ses rasoirs à main n'avaient de pouvoir fumigène suffisant pour la chasser » (SAVAGE, 2002 : 130)⁵³ et il compare les jeunes filles à « des vaches de concours agricole » (SAVAGE, 2002 : 133)⁵⁴.

Dans la nouvelle de Borges, la femme est utilisée comme un moyen pour un homme d'entrer en contact avec un autre homme. La réflexion de René Girard (1999) sur le triangle du désir mimétique est, à cet égard, fort éclairante. Faisant une relecture critique de Freud et partant de l'analyse de plusieurs classiques de la littérature mondiale, Girard pense que le désir humain ne se fixerait pas selon une trajectoire linéaire (sujet-objet) mais par imitation du désir d'un autre selon un schéma triangulaire (sujet-modèle-objet). Dans cette hypothèse, il existe donc un troisième élément qui est le médiateur du désir, c'est *l'autre*. C'est parce que mon modèle désire un objet que je me mets à désirer celui-ci et l'objet ne possède de valeur que parce qu'il est désiré par mon modèle. Dans notre nouvelle, l'objet semble être la femme qui permet aux deux frères Nilsen d'entretenir des contacts physiques sans transgresser les interdits patriarcaux.

« L'intruse » s'ouvre sur l'épigraphé suivant : « II Rois 1 : 26 » (BORGES, 1971 : 50)⁵⁵. Il s'agit d'une référence biblique qui, de fait, n'existe pas mais que Borges n'a jamais voulu corriger dans les différentes éditions de la nouvelle comme s'il voulait brouiller les pistes. Néanmoins, si dans le Livre des Rois aucune citation n'est rattachée à la référence fournie, il n'en est pas de même dans le Livre de Samuel (*Ancien Testament*, Second Livre de Samuel, chapitre 1, ligne 26) où la citation correspondante est fort intéressante dans la mesure où elle induit une interprétation homosexuelle (BRANT, en ligne). Voilà ce qui y est rapporté : « Je suis dans la douleur à cause de toi, Jonathan, mon frère ! Tu faisais tout mon plaisir. Ton amour pour moi était admirable au-dessus de l'amour des femmes » (*Bible* en ligne). Il s'agit de l'histoire du roi Saul qui, ayant désobéi à Dieu, perdit le trône d'Israël. Le royaume fut alors remis à David qui, dès lors, fut poursuivi par Saul. Or, David devint l'ami du fils de Saul, Jonathan. Finalement, Saul et son fils Jonathan moururent aux mains des Philistins et David composa un cantique dans lequel il pleure la mort de son ami. Cette citation *in absentia* semble faire écho à la latence homosexuelle de Cristián et Eduardo dans le texte de Borges.

Ces personnages sont deux vieux garçons qui ont toujours vécu et tout fait ensemble comme Phil Burbank et son frère dans *Le pouvoir du chien*. N'est-il pas dit que Cristián et Eduardo formaient tous deux « un bloc » ? Dans le roman de Savage, il est même fait allusion directement au vieux couple que constituent les deux frères⁵⁶. Ceci étant, il convient de

⁵²« did quickly what she hated » (PROULX, 2005 : 19) [« faisait à la hâte ce qu'elle détestait » (PROULX, 2006 : 35)] ; et « what you like to do don't make too many babies » (PROULX, 2005 : 31) [« avec ce que tu aimes faire on risque pas d'avoir beaucoup de bébés. » (PROULX, 2006 : 55)].

⁵³« the offensive odor of women, and the Old Gent's shaving mug and set of straight razors couldn't fumigate it » (SAVAGE, 2001 : 101).

⁵⁴« Like prize beef » (SAVAGE, 2001 : 103).

⁵⁵« II Reyes 1 : 26 » (BORGES, 1991: 58).

⁵⁶“Twenty-five years. Sort of makes it sort of a silver anniversary, or whatever”, Phil said, “don’t it ?” » (SAVAGE, 2001 : 16). [« “Vingt-cinq ans. C'est un peu comme des noces d'argent, ou un truc de ce genre”, dit Phil. “S’pas ?” » (SAVAGE, 2002 : 28)].

remarquer que le lien unissant Cristián et Eduardo provient de quelque chose « que nous ignorons »⁵⁷. Or, cette allusion mystérieuse intervient juste avant la description de leurs habitudes sexuelles. Bien qu'ils soient traités de « coureurs » (BORGES, 1971 : 51)⁵⁸, le narrateur rapporte que « leurs aventures amoureuses avaient été jusqu'alors de celles qui se passent sous un portail ou dans une maison close » (BORGES, 1971 : 51)⁵⁹, autrement dit des histoires sans lendemain. Quand, un jour, Eduardo ramène une femme au ranch, la cohabitation échoue rapidement sans que l'on sache pourquoi⁶⁰. De son côté, lorsque Christián ramène Juliana Burgos, il apparaît clairement que ce n'est pas par amour. Juliana Burgos n'est jamais présentée comme une personne dont les frères seraient amoureux mais elle correspond plutôt, dans tous les sens du terme, à un objet dont usent les Nilsen. N'est-elle pas d'ailleurs une prostituée ? N'est-elle pas comparée à une bonne ou à une chose que l'on montre et exhibe en public⁶¹ ? Pire, elle semble arriver, par ordre d'importance après les inconnus et les chiens⁶². Par ailleurs, Cristián dit à son frère qu'il peut « l'utiliser », les deux frères ne prononcent jamais son nom, la revendent comme un objet et se partagent l'argent de sa revente⁶³.

Si l'on suit la théorie girardienne, Juliana est une médiatrice. Elle est en fait celle par qui le désir homosexuel et incestueux (autre grand tabou) des deux frères va pouvoir se réaliser. Eduardo, en passant par le corps de Juliana désiré par Cristián, parvient au corps de ce dernier et vice-versa. C'est sous l'égide de Juliana que prend place le rapprochement masculin et la jeune femme va agir comme un réducteur d'angoisse. Sa présence autorise le rapprochement entre les deux hommes, elle est un doux catalyseur permettant une plus grande intimité masculine. De ce point de vue, il n'est pas étonnant que Juliana ait perdu toute caractéristique propre et humaine. Mais cette solution ne semble pas finalement satisfaire les deux frères entre lesquels la jalousie s'est installée de voir l'autre se compromettre avec Juliana.

La théorie girardienne me semble d'autant plus valable ici que Juliana va se convertir en victime émissaire des deux frères et de leur désir mutuel qualifié de « sordide union » (BORGES, 1971 : 52) et d' « amours monstrueuses » (BORGES, 1971 : 53)⁶⁴. En effet, comme l'explique Girard, trouver une victime émissaire, c'est une façon de s'entendre à nouveau. Si se polariser sur un même objet d'appropriation, c'est inévitablement s'opposer (l'objet ne peut appartenir à tout le monde, de là la jalousie des Nilsen), en revanche, se polariser tous sur un

⁵⁷ « lo que ignoramos, ayuda a comprender lo unidos que fueron » (BORGES, 1991 : 58).

⁵⁸ « calaveras » (BORGES, 1968 : 58).

⁵⁹ « sus episodios amorosos habían sido hasta entonces de zaguán o de casa mala » (BORGES, 1968 : 58).

⁶⁰ « a su vuelta llevó a la casa una muchacha, que había levantado por el camino, y a los pocos días la echó » (BORGES, 1991 : 58-60) [« à son retour il amena à la maison une jeune femme qu'il avait levée sur sa route et qu'il renvoya au bout de quelques jours » (BORGES, 1971 : 52)].

⁶¹ « Es verdad que ganaba así una sirvienta » (BORGES, 1991 : 60) [« Il est vrai qu'il y gagnait une servante » (BORGES, 1971 : 51)]; « la lucía en las fiestas » (BORGES, 1991 : 60) [« il l'exhibait dans les bals » (BORGES, 1971 : 51)].

⁶² « y prefirieron desahogar su exasperación con ajenos. Con un desconocido, con los perros, con la Juliana, que habían traído la discordia » (BORGES, 1991 : 60) [« et ils préférèrent épancher leur bile sur des étrangers. Sur un inconnu, sur des chiens, sur Juliana qui avait amené avec eux la discorde. » (BORGES, 1971 : 54)].

⁶³ « Ahí la tenés a la Juliana ; si la querés, usala » (BORGES, 1991 : 62) [« Je te laisse Juliana ; si tu la veux, tu peux la prendre. » (BORGES, 1971 : 52)] ; « Sin explicarle nada la subieron a la carreta y emprendieron un silencioso y tedioso viaje. Ahí la vendieron a la patrona del prostíbulo. El trato ya estaba hecho ; Cristián cobró la suma y la dividió después con el otro. » (BORGES, 1991 : 60) [« Sans lui fournir d'explication, ils la firent monter dans la carriole et ils se mirent en route pour un voyage qui fut pénible et où personne n'ouvrit la bouche. [...] Là, ils la vendirent à la patronne du bordel. Le marché avait été conclu d'avance ; Christian reçut une somme qu'il partagea avec son frère. » (BORGES, 1971 : 53)].

⁶⁴ « sórdida unión » ; « monstruoso amor » (BORGES, 1991 : 60, 62).

même antagonisme, c'est-à-dire s'entendre pour tous exclure la même personne, rejeter tous le même objet, c'est s'entendre à nouveau. La première solution envisagée est celle de vendre Juliana dans un bordel mais cela n'apaise pas les sentiments de jalouse des deux frères dans la mesure où chacun, de son côté, continue de lui rendre visite. Un retour à l'entente complète des deux frères (voire à leur véritable union charnelle) requiert l'élimination physique de Juliana ce que fait Cristián à la fin de la nouvelle : « Je l'ai tuée aujourd'hui. On n'a qu'à la laisser là tout habillée. Elle ne fera plus de tort à personne. Ils s'embrassèrent en pleurant presque. Maintenant un lien de plus les unissait : la femme tristement sacrifiée qu'il leur fallait oublier » (BORGES, 1971 : 54-55)⁶⁵. La mort de Juliana, c'est-à-dire la mort de l'intermédiaire, c'est aussi la seule façon pour les deux frères de réaliser complètement leur désir homoérotique. Comment comprendre autrement le titre de la nouvelle : « L'intruse » ?

Conclusion

« Les histoires d'amour finissent mal en général » dit la chanson. Encore faut-il parvenir à reconnaître que l'on est amoureux ou attiré par cet autre trop proche de soi. Parmi tous les personnages que nous avons rencontrés, peu franchissent le pas : Riobaldo excelle dans la description de ses sentiments mais jamais, malgré un désir évident, il ne passe à l'acte – si tel avait été le cas, il ne se serait certainement pas autant confié à son interlocuteur – ; à l'inverse, Phil Burbank est un handicapé des sentiments qui, dès sa jeunesse et la mort de l'être aimé, s'est reclus dans un déni tout masochiste. De leur côté, on ne sait pas si les frères Nilsen, trop conscients du double tabou que constitue leur désir mutuel (homosexualité et inceste), sont allés jusqu'au bout de leur passion après l'assassinat de Juliana. Seuls Ennis et Jack semblent être des exemples positifs de passion amoureuse homosexuelle. Mais à y regarder de plus près, leur amour n'est pas pour autant facile. La solution proposée par Jack (vivre ensemble dans un ranch), une solution qui a aussi effleuré l'esprit de Riobaldo après avoir appris l'existence de deux *ex-jagunços* établis ensemble⁶⁶, ne trouve pas grâce auprès d'Ennis, marqué par le meurtre de Earl. Tout ce qui unit les deux hommes, ce sont de courtes escapades dans la montagne et le souvenir de Brokeback Mountain, ce même souvenir qui, à la suite de la mort de Jack, émerge dans l'esprit d'Ennis face à la chemise retrouvée chez les parents du cow-boy⁶⁷ :

⁶⁵ « Hoy la maté. Que se quede aquí con su pilchas, ya no hará más perjuicios. Se abrazaron, casi llorando. Ahora los ataba otro círculo : la mujer tristemente sacrificada y la obligación de olvidarla » (BORGES, 1991 : 64).

⁶⁶ « E êle me indagou qual tinha sido o fim, na verdade de realidade, de Davidão e Faustino. O fim ? Quem sei. Soube sómente só que o Davidão resolveu deixar a jagunçagem – deu baixa do bando, e, com certas promessas, de ceder uns alqueires de terra, e outras vantagens de mais pagar, conseguiu do Faustino dar baixa também, e viesse morar perto dêle, sempre. » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 67) [« Et lui m'a demandé quelle fin avaient fait, en vrai, dans la réalité David et Faustino. La fin ? Qui sait, j'ai seulement entendu dire que David résolut de mettre un terme à sa vie de jagunço – il planta là la bande et, contre certaines promesses, comme de lui céder quelques hectares de terre, plus d'autres avantages et compléments en argent, il obtint de Faustino que celui-ci laisse tomber également, et vienne habiter près de lui, pour toujours. » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 101)] ; « Escuta, Diadorim : vamos embora da jagunçagem, que já é o despois-de-véspera, que os vivos também têm de viver por só si, e vingança não é promessa a Deus, nem sermão de sacramento. » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 283) [« Ecoute, Diadorim : partons, laissons cette vie de jagunços, que c'est déjà demain-la-veille, et parce que les vivants aussi doivent vivre pour eux seuls, et la vengeance n'est ni une promesse faite à Dieu, ni une formule de Sacrement. » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 391)] ; et « ... Mas, porém, quando isto tudo findar, Diá, Di, então, quando eu casar, tu deve de vir vive rem companhia com a gente, numa fazenda, em boa beira do Urucúia. » (GUIMARÃES ROSA, 1968 : 445) [« ... Mais, pourtant, quand tout cela va prendre fin, Dia, Di, et que je vais me marier, il faut que tu viennes vivre avec nous en notre compagnie, dans une fazenda, sur la bonne rive de l'Urucúia. » (GUIMARÃES ROSA, 1991 : 604)].

⁶⁷ « The shirt seemed heavy until he saw there was another shirt inside it, the sleeves carefully worked down inside Jak's sleeves. I twas hos own plaid shirt, lost, he'd thought, long ago in some damn laundry, his dirty shirt, the pocket ripped, buttons missing, stolen by Jack and hidden here inside Jack's own shirt, the pair like two

Ce que Jack gardait en mémoire et désirait désespérément, inexplicablement, retrouver, c'était ce moment, ce lointain été sur Brokeback Mountain où Ennis s'était approché par derrière et l'avait attiré contre lui, l'étreinte muette qui avait apaisé un désir chaste et partagé. Ils étaient restés ainsi pendant de longues minutes à contempler les flammes, le rougeoiement des fragments de lumière projetés par le feu, les ombres de leurs corps unies en une seule colonne se détachant sur la roche. Les minutes s'égrenaient au son de la montre ronde dans la poche d'Ennis, des branches qui se réduisaient peu à peu en braise. Les étoiles trouaient les vagues de chaleur au-dessus du foyer. La respiration d'Ennis était lente et paisible, il chantonnait, se balançait doucement dans la clarté incandescente et Jack, appuyé contre les battements réguliers de son cœur, laissant les vibrations du fredonnement le parcourir comme un faible courant électrique, s'était endormi debout d'un sommeil qui n'était pas un véritable sommeil mais un état d'hébétude, de transe, jusqu'à ce qu'Ennis, ressortant une vieille phrase inusable que sa mère utilisait dans son enfance [...]. Plus tard, cette étreinte ensommeillée s'était cristallisée dans son souvenir comme l'unique moment de bonheur naturel, miraculeux de leurs vies séparées et difficiles. Rien n'était venu le gâcher, pas même la certitude qu'Ennis ne l'aurait pas étreint de face, ce jour-là, parce qu'il ne voulait pas savoir ni sentir que c'était lui, Jack, qu'il tenait ainsi. Et peut-être, pensait-il, n'étaient-ils jamais allés vraiment plus loin. C'était comme ça. C'était comme ça. (PROULX, 2006 : 76-77)⁶⁸

Au final, ces quatre récits nous racontent tous la même histoire, celle de la répression insidieuse d'une société hostile à l'homosexualité qui pousse à se rendre invisible, à nier ses désirs et à demeurer un impuissant affectif. La lecture des dizaines de témoignages d'homosexuels recueillis par Will Fellows dans *Farm Boys. Lives of Gay Men from the Rural Midwest* est, à cet égard, particulièrement éclairante. On y découvre que la fiction rejoint bien la réalité mais qu'elle la dépasse rarement tant on est loin d'imaginer à quel point nos sociétés occidentales qui, somme toute, ont su évoluer sur la question de l'homosexualité ont pu brimer des individus. Elles continuent de le faire d'ailleurs et il serait illusoire de se voiler totalement la face quand bien même les simples droits de chacun commencent à être appliqués à tous. Les mentalités n'évoluent pas partout de la même façon et la ville, qui se présente parfois comme un refuge salvateur, n'est pas toujours à la hauteur des espérances qu'on y avait déposées. L'Amérique, comme les autres continents, n'est pas homogène et, s'il est plus facile aujourd'hui d'être homosexuel aux Etats-Unis, cela l'est moins au Brésil où de

skins, one inside the other, two in one. He pressed his face into the fabric and breathed in slowly through his mouth hand nose, hoping for the faintest smoke and mountain sage and salty sweet stink of Jack but there was no real scent, only the memory of it, the imagined power of Brokeback Mountain of which nothing was left but was held in his hands. » (PROULX, 2005 : 51-52) [« La chemise lui parut lourde et il découvrit qu'il y en avait une autre à l'intérieur, les manches soigneusement enfilées dans celles de Jack. C'était sa propre chemise à carreaux, perdue depuis longtemps, avait-il cru, dans une putain de blanchisserie, sa chemise sale, la poche arrachée, les boutons en moins, volée et dissimulée par Jack à l'intérieur de sa propre chemise, comme deux peaux, l'une à l'intérieur de l'autre, deux en une. Il enfouit son visage dans l'étoffe et respira lentement par le nez et la bouche, espérant y trouver la légère odeur de fumée et de sauge, le goût salé de la sueur de Jack, mais il n'y avait rien à sentir, seulement son souvenir, le pouvoir imaginaire de Brokeback Mountain dont il ne demeurait rien sinon ce qu'il tenait dans ses mains. » (PROULX, 2006 : 90)].

⁶⁸« What Jack remembered and craved in a way he could neither help nor understand was the time that distant summer on Brokeback when Ennis had come up behind him and pulled him close, the silent embrace satisfying some shared and sexless hunger. They had stood that way for a long time in front of the fire, its burning tossing ruddy chunks of light, the shadow of their bodies a single column against the rock. The minutes ticked by from the round watch in Ennis's pocket, from the sticks in the fire settling into coals. Stars bit through the wavy heat layers above the fire. Ennis's breath came slow and quiet, he hummed, rocked a little in the sparklight and Jack leaned against the steady heartbeat, the vibrations of the humming like faint electricity and, standing, he fell into sleep that was not sleep but something else drowsy and tranced until Ennis, dredging up a rusty but still useable phrase from the childhood time before his mother died, said. [...] Later, that dozy embrace solidified in his memory as the single moment of artless, charmed happiness in their separate and difficult lives. Nothing marred it, even the knowledge that Ennis would not then embrace him face because he did not want to see nor feel that it was Jack he held. And maybe, he thought, they'd never got much farther than that. Let be, let be. » (PROULX, 2005 : 43-44).

véritables « ratonades » anti-gays sont constamment recensées. Les situations décrites dans ces récits n'appartiennent donc pas au passé et, au contraire, se révèlent toujours d'une cruelle actualité. Il faut effectivement du temps pour que les mentalités changent mais ce temps perdu signifie autant de vies sacrifiées.

Bibliographie

- BADINTER, Elisabeth (1992), *XY. De l'identité masculine*, Paris, Le Livre de Poche.
- BALDERSTON, Daniel (1995), « The Fecal Dialectic : Homosexual Panic and the Origin of Writing in Borges », *¿Entiendes? Queer Readings, Hispanic Writings*, éd. d'Emilie Bergmann et Paul Julian Smith, Durham, Duke University Press, p. 29-45.
- (2005) « El narrador dislocado y desplumado : los deseos de Riobaldo en *Grande Sertão : Veredas* », *El deseo, enorme cicatriz luminosa. Ensayos sobre homosexualidad latinoamericana*, Consorcio de Editores, p. 85-102.
- Bible en ligne*, <http://www.ebible.free.fr/livre.php?id=2s&chap=1>
- BORGES, Jorge Luis (1971), « L'intruse », traduit de l'espagnol par Françoise-Marie Rosset, *La Nouvelle Revue Française*, n°227, p. 50-55.
- (1991) « La Intrusa », *La Intrusa y otros cuentos*, choix et annotations par Elisabeth Bezault et Annie Chambaut, Paris, Le Livre de Poche, p. 57-68.
- BORILLO, Daniel (2000), *L'homophobie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? ».
- BRANT, Herbert, « The Queer Use of Communal Women in Borges' *El muerto* and *La intrusa* », <http://lanic.utexas.edu/project/lsas95/brant.html>.
- DORAIS, Michel (1991), *Tous les hommes le font. Parcours de la sexualité masculine*, Montréal, Le Jour Editeur, VLB Editeur.
- DULAC, Germain (2003), « Masculinité et intimité », *Sociologie et Sociétés*, Volume 35, n°2 <http://www.erudit.org/revue/socsoc/2003/v35/n2/007918ar.html>
- FELLOWS, Will (1996), *Farm Boys. Lives of Gay Men from the Rural Midwest*, Madison, The University of Wisconsin Press.
- FLEM, Lydia (1984), « Le stade du cow-boy », *Le Genre Humain*, n°10, p. 101-105.
- GENTAZ, Christophe (1994), « L'homophobie masculine : préservatif psychique de la virilité ?, *La peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, dir. de Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey et Michel Dorais, Québec, VLB Editeur.
- GIRARD, René (1999), *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset.
- GUIMARÃES ROSA, João (1968), *Grande Sertão : Veredas*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio Editôra.
- (1991), *Diadorim*, traduit du brésilien par Maryvonne Lapouge-Pettorelli, préface de Mario Vargas Llosa, Paris, Editions 10/18.
- KELLER, Gary D. et Karen S. Van Hooft (1976), « Jorge Luis Borges' *La intrusa* : The Awakening of Love and Consciousness/The Sacrifice of Love and Consciousness », *The Analysis of Hispanic Texts : Current Trends in Methodology*, éd. de Lisa Davis et Isabel Tarán, New York, Bilingual P, p. 300-319.
- KRISTEVA, Julia (1988), *Étrangers à nous mêmes*, Paris, Folio/Essais.
- LINTON, Ralph (1977), *Le fondement culturel de la personnalité*, Paris, Dunod.
- PLATON (1991), *Le Banquet*, Paris, Garnier-Flammarion.
- REVOL, Thierry (2001), « Doubles et compagnons dans les chansons de geste : *La Chanson de Roland, Ami et Amile* », *Inverses. Littératures, Arts, Homosexualités*, n° 1, p. 77-95.
- RUBIN, Lilian (1985), *Just Friends : The Role of Friendship in our Lives*, New York, Harper & Row.
- PROULX, Annie (2005), *Brokeback Mountain*, New York, Scribner.
- (2006) *Brokeback Mountain*, traduit de l'américain par Anne Damour, Paris, Grasset.
- SAVAGE, Thomas (2001), *The Power of the Dog*, Boston, Little, Brown and Compagny.
- (2002), *Le pouvoir du chien*, traduit de l'américain par Pierre Furlan, postface d'Annie Proulx, Paris, Editions 10/18.

— (1985), *Between Men : English Literature and Male Homosocial Desire*, New York, Columbia University Press.

SEDGWICK, Eve Kosofsky (1990), *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Pres.

Pour citer cet article :

BALUTET, Nicolas (2007), « Expression et répression du désir homosexuel dans l'Amérique rurale (Borges, Guimarães Rosa, Savage, Proulx) », *Lectures du genre* n° 1 : Premières approches.

http://www.lecturesdugenre.fr/Lectures_du_genre_1/Balutet.html

Version PDF : 74-90.